

Le *Colectivo* : un lieu de grande qualité, sur la voie de l'œcuménisme

Jeudi 1^{er} novembre 2012



C'est au *Colectivo* que j'ai passé quelques-unes des plus belles soirées de cette rentrée 2012. Et j'ai eu aussi la surprise de trouver là une atmosphère bien plus accueillante et chaleureuse que je ne l'avais imaginé.

Je me représentais en effet le *Colectivo* comme un lieu assez élitiste, fréquenté par de jeunes danseurs certes de qualité, mais également peu intéressés par le contact avec des tangueros plus âgés ou n'appartenant pas à la mouvance du *tango nuevo*. C'est donc empli d'appréhensions que je

pénétrai dans ce lieu, après plusieurs années d'absence, un soir d'août 2012.

Après trois mois de fréquentation assidue, je peux témoigner aujourd'hui que ces préjugés, sans être totalement infondés, ne correspondent pas à l'expérience humainement et culturellement gratifiante que j'ai vécue au *Colectivo*.

J'y ai retrouvé de vieux amis. J'y ai agréablement dansé avec des partenaires habituelles et nouvelles, jeunes ou moins jeunes, débutantes ou expérimentées, mais le plus souvent disponibles, souriantes et communicatives. J'y ai assisté à un concert superbe.



Et surtout, j'ai appris à mieux connaître les organisateurs de cette milonga, des gens charmants, sincèrement amoureux de la culture portègne, et désireux de faire du *Colectivo* un lieu de mélange et de partage (voir ci-dessous le témoignage de Florencia).

Mais avant de vous raconter cette expérience personnelle, je voudrais rapidement planter le décor. La milonga le *Colectivo* a été fondé en 2005 par trois femmes : Florencia Garcia, sa mère Sara

Costa, et une amie, Eloixa. René Bui, partenaire de danse de Florencia depuis 2007, s'est ensuite joint à l'équipe initiale tandis qu'Eloixa était absorbée par des préoccupations d'ordre plus familial (photo ci-dessus, de gauche à droite : Florencia, Dj Vincent, René, Sara et Aymeric).

Le témoignage de Florencia Garcia : « j'aime bien l'idée de mélange »



Mes parents sont argentins et je suis née à Buenos Aires. J'ai passé mon enfance en France, mais j'ai grandi au contact du tango grâce à ma mère (photo ci-contre : Florencia avec sa mère Sara).

Je me souviens qu'elle m'avait emmenée voir jouer Astor Piazzolla lorsqu'il est passé aux Bouffes du nord, alors que j'étais une toute petite fille. Aussi nous sommes-nous naturellement réunies dans cette initiative du *Colectivo*.

Nous avons créé cette milonga en 2005. Au début des années 2000, j'étais partie vivre à Buenos Aires où j'ai rencontré Eloixa Oyhamburu qui avait débuté le tango en 1989 à Paris aux *Trottoirs de Buenos Aires*. Nous sommes devenues de grandes amies. Vers 2004, nous nous sommes toutes retrouvées à Paris. Avec Eloixa et ma mère, nous avons eu l'idée d'organiser une soirée tango. Nous avons la nostalgie des milongas de Buenos Aires et nous voulions faire la même chose à Paris, à notre manière. Nous l'avons appelé *Colectivo* par référence au tram de Buenos Aires (photo ci-dessus) : cela souligne l'idée, qu'une fois par semaine, ceux qui se réunissent là partent faire ensemble un voyage entre Paris et Buenos Aires. Le *Colectivo*, c'est un petit morceau d'Argentine à Paris.



Comme je donnais des cours de tango à l'école de danse de la rue des Rigoles, j'ai demandé au directeur d'organiser un bal un soir par semaine. Le début a été un peu lent, mais, dès la seconde année, les gens ont commencé à venir de plus en plus nombreux. René Bui est le premier que j'ai emmené visiter la salle. Le *Colectivo* est né curieusement en même temps que notre rencontre. Naturellement, René a été intégré tout de suite à l'équipe. Il a apporté une aide considérable en matière de communication, de site internet et également de programmation musicale et de choix artistiques. Il est aussi devenu mon

partenaire de danse à partir de 2007 (photo ci-contre).

Pendant ce temps, le paysage des milongas parisiennes a évolué. *Les Neuf Billards* ont fermé. Les organisateurs ont eux-mêmes choisi de venir danser au *Colectivo*. Cela a fait que les gens ont alors identifié le lieu comme « l'endroit de qualité », « l'endroit des jeunes où cela danse bien ». Nous avons évidemment été très heureux d'accueillir tous ces bons danseurs. Nous souhaitons aussi que le *Colectivo* soit un lieu ouvert, mélangé, où chacun



puisse se sentir parfaitement à l'aise. C'est une idée que nous aimons bien. Je voudrais que les gens cessent de penser que le *Colectivo* n'est pas forcément un bal pour eux. Je pense qu'ils ont tort car ce lieu est pour tout le monde. Parfois je m'assieds dans le bal et je regarde longuement les couples sur la piste. Ce qui me fascine, ce n'est pas forcément de regarder les gens qui dansent bien, mais d'observer la diversité des styles.



Nous-mêmes, les organisateurs, sommes d'ailleurs un mélange d'origines, de générations et de cultures. C'est pourquoi il est nécessaire que le partage et les échanges restent le principal attrait de la milonga.

Nous aimons par-dessus tout rencontrer les gens qui viennent. Nous souhaitons qu'ils puissent se rencontrer entre eux avec leurs différences et pas seulement leurs ressemblances.

Nous avons proposé des démonstrations et des concerts depuis le début. Nous avons tous des affinités avec des musiciens et des danseurs de Buenos Aires et nous voulions les faire venir à Paris. Comme nous en connaissons beaucoup personnellement, cela a simplifié les choses. Concernant l'aspect financier, tout le monde fait un effort : ils ne viennent pas seulement pour travailler, mais aussi pour partager leur tango.



L'organisation du *Colectivo* est pour moi une passion toujours vivante, même si parfois cela peut sembler répétitif. Les relations avec les gens, les artistes, le fait de faire cela en famille, me donnent beaucoup de satisfaction. L'un de mes meilleurs souvenirs est la milonga festive de Noël, une soirée toujours très intense car les gens se retrouvent à partager des cadeaux dans une vraie ambiance de fête familiale au coeur de la milonga (photo ci-contre : affiche pour la fête de Noël). Les démonstrations sont également un moment de plaisir partagé. Mais ce sont les concerts qui me donnent le plus d'émotions. Il s'y crée une relation très forte entre

les artistes et le public et entre les danseurs eux mêmes.

Ces événements n'ont pas de périodicité fixe. Ils sont organisés en fonction des opportunités et de notre humeur. Mais, entre les concerts et les démonstrations, il y a une animation artistique au *Colectivo* en moyenne une à deux fois par mois.

J'aime bien la construction d'une soirée, l'incorporation et la mise en place d'idées nouvelles. A chaque fois, on recrée une ambiance, un décor. C'est particulièrement vrai pour les festivals, comme l'événement *Movida de tango* au mois d'avril, qui a lieu au *Colectivo*, et où l'on peut faire une véritable mise en scène sur plusieurs jours en continu (photo ci-contre, démonstration pendant la *Movida*).



Finalement, pendant sept ans, le *Colectivo* n'a pas cessé d'évoluer, et je dois avouer qu'en ce moment il me surprend agréablement. Finalement on ne vit jamais deux fois les mêmes choses d'un *Colectivo* à l'autre, et le voyage est toujours différent.

L'événement a lieu un soir par semaine - autrefois le jeudi, désormais le mercredi - dans les locaux d'une école de danse, le *Studio des Rigoles*.

Comme son nom le suggère, cette école est située rue des Rigoles, dans un recoin populaire et tranquille des hauteurs de Belleville, où les jeunes bobos cohabitent avec une population plus modeste d'origine souvent immigrée.



La soirée commence relativement tard, vers 21h30.

Ceci laisse le temps, si on le souhaite, de diner dans l'un des agréables restaurants qui, un peu en contrebas, s'alignent le long des trottoirs de la rue des Pyrénées et sur la placette triangulaire d'où jaillit la petite rue des Rigoles pour se lancer à l'assaut de l'ultime montée de la butte de Belleville.

En remontant cette rue depuis la place des Grande Rigoles, on aurait l'impression se retrouver dans le Paris d'autrefois, avec les façades crépies de ses petites maisons populaires à deux ou trois étages ... si celles-ci n'avaient pas laissé la place, par endroits, à des ensembles d'immeubles modernes, sans doute des HLM, heureusement égayés par un écrin de verdure. Après avoir marché 300 mètres environ, on arrive à l'école de danse : un petit bâtiment moderne en ciment de plain-pied, abrité par de beaux arbres. Il est tapi sur une sorte de petite terrasse en retrait de la rue ; aussi ne le découvre-t-on qu'au dernier moment.



Après être monté sur la petite terrasse par l'escalier du côté droit ou le plan incliné du côté gauche, on rentre dans le bâtiment. Le caractère chaleureux et lumineux du hall d'entrée, avec son bar, ses sofas, ses murs en contreplaqué clair, ses affiches de danse, ses grandes baies vitrées donnant sur la terrasse, contraste alors agréablement avec le dépouillement austère de la façade. Et il est rare qu'on n'y soit pas d'emblée accueilli par le sourire amical d'un danseur de connaissance ou par le mot de bienvenue de l'un des organisateurs. L'entrée n'est pas trop chère : 7 euros.

Attiré par les échos de la musique, on prend alors l'un des couloirs assez longs et étroits, qui des deux côté du hall, conduisent à la grande salle de danse. En passant, on peut se changer dans un spacieux et confortable vestiaire. Chaussures de danse aux pieds, parfumé et recoiffé, on peut alors pousser la porte, qui au fond du couloir, ouvre sur le Saint des Saints tanguero.





On est immédiatement pris sous le charme. Non seulement la salle, qui forme un grand rectangle, est vaste (200 mètres carrés environ), doté d'un très bon parquet, mais elle est aussi décorée avec beaucoup de goût. De petites tables, munies de jolies nappes et de charmants abat-jours, sont installés sur trois côtés de la piste. Au plafond, des rangées de petites loupottes, renforcées par endroits d'un bouquet de grosses lampes de couleur, versent

une lumière à la fois chaleureuse et discrète. Au mur, de grands miroirs, quoiqu'à peine visibles dans la pénombre, ajoutent cependant une touche imperceptible de luminosité et d'espace. On sent qu'ici des mains expertes et attentives veillent à la propreté, au confort et à l'esthétique du lieu – à des années-lumière du côté un peu « trash » d'autres lieux de danse fréquentés par une clientèle jeune et « branchée », comme Le défunt *Neuf Billards* ou l'actuel *Chantier*. Ah oui, j'oubliais la petite estrade, entre les portes d'entrée, où prend place le DJ et qui est également susceptible d'accueillir un orchestre lorsque des musiciens viennent animer la soirée. Pendant des années, ce rôle été tenu par René Bui (voir témoignage à la page suivante).

En entrant dans ce lieu, j'étais donc, comme je l'ai dit plus haut, empli de préventions, et, pour dire les choses plus clairement, assez inquiet, tout danseur expérimenté que je suis, devant la perspective d'un « râteau » généralisé suivi d'une longue et humiliante « tapisserie ». Et il est vrai que la rangée de jeunes beautés apparemment indifférentes, alignées sur de petits poufs le long de l'estrade, n'avait rien pour me rassurer - ou plutôt provoqua tout d'abord en moi des sentiments que seul Tantale enchaîné pour l'éternité devant une source fraîche et inaccessible, a du éprouver avec la même violence.



Mais justement, la bonne surprise, c'est que la source fraîche n'était finalement pas du tout inaccessible !!! J'ai commencé par voler une ou deux gouttes au passage, puis j'ai pu boire une petite gorgée dans le creux d'une main salvatrice... et finalement j'ai joyeusement plongé tout entier dans l'eau vive et rafraîchissante, éclaboussant au passage les tables des rires de mes partenaires au rythmes de milongas endiablées.

Cela, j'ai du procéder par étapes et pour ainsi dire par cercles concentriques, en commençant par les danseurs déjà connus... J'ai dû faire preuve d'un peu de patience et même de ruse, vaincre quelques inhibitions personnelles, et c'est vrai, essayer quelques rebuffades... Mais au bout de quelques semaines de présence assidue, j'ai réussi à m'intégrer tout à fait agréablement, me constituant progressivement un groupe d'amis et de partenaires régulières.

Le témoignage de René Bui : « le rôle du DJ est de gérer l'énergie du bal »

Mon aventure au *Colectivo* a commencé dès les débuts du lieu en 2005. J'habitais alors Bordeaux et j'étais monté à Paris pour réaliser le site web du magazine *Le Farolito*. J'ai rencontré Florencia et elle m'a invité dans le lieu. J'étais là à la première soirée.



En rentrant à Bordeaux, j'ai conçu le logo pour le site, que l'on a conservé depuis lors. Puis j'ai développé le site web. De fil en aiguille, je me suis installé à Paris, j'ai commencé à participer à l'animation du *Colectivo* et je suis devenu le partenaire de danse de Florencia et son compagnon dans la vie.



J'ai participé à l'installation de la salle dès les débuts du *Colectivo*. Nous avons cherché à favoriser la convivialité, en installant notamment de petites tables rondes pour faciliter les conversations. Nous avons beaucoup réfléchi aussi au dosage de la lumière. L'intimité de la pénombre est nécessaire pour recréer l'atmosphère de la milonga nocturne. Mais il faut aussi assez de lumière pour que les gens puissent se voir et se parler. C'est aussi pour cela que nous avons installé très récemment de jolis petits abat-jour sur les tables. Les rideaux épais aussi sont importants pour créer un climat

chaleureux. Ils couvrent en partie les grands miroirs muraux pour gommer le côté « salle de répétition », mais pas totalement car ceux-ci permettent de créer un sentiment d'espace.

A partir de la rentrée 2006, je me suis impliqué dans l'activité de DJ. Vers le milieu des années 2000, l'importance du DJ tango n'était pas aussi grande qu'aujourd'hui. On se contentait alors de faire des compilations et de laisser tourner les CD. Ce n'était pas satisfaisant. Mais, d'autre on commencé à le faire à la même époque, je me suis intéressé à ce rôle et j'ai voulu m'en occuper pour le bal. J'ai appris sur le tas, en faisant mon expérience, et j'ai ainsi trouvé mon chemin (Photo ci-contre : René en compagnie de DJ Vincent).



Le DJ est un peu comme un chef d'orchestre. Il doit aussi savoir s'adapter à l'énergie collective. C'est de lui que dépend la dynamique du bal.

Son rôle, c'est que les gens aient du plaisir à danser en impulsant de la vie à leur moment de danse.

Or, les danseurs ne sont pas dans le même état au début de la milonga et au bout de trois heures.



L'atmosphère du bal doit être gérée. Lorsque l'on a 100 personnes sur une piste, les comportements et les attentes peuvent être très divers. Par exemple, un débutant va danser tous les morceaux de la même façon, de manière un peu compulsive, alors que le danseur qui a plus d'expérience va choisir sa partenaire et son style de danse en fonction de la musique. Parfois, on peut aussi trouver sur la piste, une poignée de danseurs dégageant une mauvaise ambiance et propageant une frustration à l'ensemble du groupe.

Bien sur, le Dj ne peut se substituer aux gens. Mais il apporte sa touche personnelle, son expérience des personnes, en interaction avec les danseurs, pour faire en sorte que se dégagent le maximum d'ondes positives et que chacun trouve son compte dans la programmation musicale. Cela suppose beaucoup de doigté et de sens du compromis comme le montrent les trois exemples suivants.

Tout d'abord, le Dj doit à la fois préparer très soigneusement le bal, avec un programme préétabli, et savoir s'ajuster en fonction des réactions de la salle, allant même jusqu'à improviser une tanda entière à la volée. C'est en cela que réside son intelligence



Ensuite le DJ doit savoir faire un compromis entre ses aspirations personnelles et la demande des danseurs. Une erreur peut par exemple consister à vouloir mettre trop de nouveautés sans tenir compte des réactions des gens. On peut bien sur, tenter des nouveautés : mais si la salle ne réagit pas bien, il n'y aura pas de dynamique collective, et il vaut mieux revenir alors à une programmation plus classique.... A l'inverse on peut choisir, par sécurité, de passer toujours les mêmes thèmes d'une soirée à l'autre, mais cela peut provoquer à la longue un sentiment d'ennui et de frustration chez les danseurs.



Enfin, le DJ doit à la fois être présent et respecter l'espace d'autonomie des danseurs. Par exemple, il peut prendre la parole de temps à autre, pendant une cortina, pour présenter un orchestre ou commenter un thème. Mais s'il le fait trop souvent ou qu'il est trop bavard, cela risque évidemment de couper la relation spontanée entre les gens qui viennent danser. Il ne faut pas se substituer à leur envie.

J'ai exercé cette fonction de Dj au *Colectivo* entre 2006 et 2011. Nous avons également ouvert ce rôle à d'autres, qui ont manifesté leur intérêt. C'est un peu une question de feeling, un jeu d'essais et erreurs : on accepte dans la personne nous plaît, et puis l'on voit si cela marche ou non (ici, en compagnie de DJ Vincent).



Mon expérience du *Colectivo*, cependant, ne se limite pas à de petites angoisses narcissiques ou à des satisfactions d'amour-propre. J'ai aussi vécu là quelques magnifiques soirées de musique et de danse. Par exemple à l'occasion de la venue, le 3 octobre dernier, du sexteto de Roberto Siri (photo ci-contre, @Liliana Rago). Celui-ci, musicien très précoce, a joué dès son plus jeune âge au sein des grands orchestres qui animaient encore les milongas dans le Buenos-Aires des années 1950.

Pianiste, arrangeur, compositeur, il a ainsi accumulé au cours de sa longue carrière une immense expérience de la musique de tango, qu'il transmet aujourd'hui aux jeunes artistes à travers ses activités de direction d'orchestre et d'enseignement.

Ce soir-là, il a magnifiquement animé le bal du *Colectivo* avec son *Sexteto* composé de jeunes interprètes, faisait oublier sa prodigieuse maîtrise artistique par une attitude pleine d'humour, de gentillesse et de simplicité. Je n'oublierai jamais le moment où ce monsieur d'âge respectable, mais ayant toujours fière allure avec son impeccable élégance, s'est levé de sa chaise de pianiste pour aller jouer du bandonéon en déambulant au milieu des danseurs (Photo ci-contre @Liliana Rago). Une longue ovation a salué comme il le méritait ce beau concert, qui associait une excellente qualité musicale et un grand professionnalisme dans l'animation du bal.



La soirée suivante, le 10 octobre, a plutôt été celle des rencontres amicales. Il y en a eu tant que j'ai eu l'impression, en quelques heures, de voir défiler devant moi toute ma vie passée de tanguero. Tout d'abord, quelle ne fut pas ma surprise, en rentrant dans salle, de tomber sur mes vieux amis Catherine de Rochas et Henri Vidiela, vétérans du tango parisien et pionniers du mouvement associatif tanguero dans le sud de la France !

Cris de joie, embrassades, évocation émue de tant de bons moments passés ensemble au Latina et à Buenos Aires ... et bien sûr, quelques tangos joyeux avec Catherine, une des danseuses les plus fines, drôles et communicatives que j'aie jamais rencontrées. (photo ci-contre, de gauche à droite : avec Coco Diaz, Sara moi-même, Florencia et Catherine).

J'aperçus ensuite Coco Diaz, Ricardo Calvo et Sandra Messina. Coco Diaz, pionnier de la renaissance du tango argentin à Paris, qui donnait déjà des cours réguliers aux *Trottoirs de Buenos Aires*, dans les années 1980. Ricardo, dont j'ai si longtemps suivi l'enseignement au cours des stages organisés par l'association *Le temps du tango* et à que je dois une bonne moitié de ce que je sais de la milonga. Sandra, que j'avais interviewée pour la revue la *Salida* lorsqu'elle animait son « Cabaret tango » et avec laquelle j'ai toujours depuis lors maintenu une relation de camaraderie certes épisodique, mais chaleureuse (photo ci-contre, avec Florencia).





Il y avait aussi Daniela Pucci y Luis Bianchi, que j'avais rencontrés il y a quelques années au festival de Prayssac et qui m'avaient alors séduit par leurs milongas burlesques et leur gentillesse naturelle. Demeurés semblables à eux-mêmes, ils nous ont gratifiés ce soir-là de quelques démonstrations pleines de vie et d'humour.

Enfin, last but not least, le danseur Diego Ocampo – un grand ami de ma femme Mireille - est venu faire un peu de publicité pour le festival « RITA » (pour rencontres internationales de tango argentin) qu'il organisait quelques jours plus tard. Cela m'a permis de retrouver aussi sa partenaire Eladia, avec laquelle j'avais dansé il y a dix ans quelques très émouvants tangos à Marseille, ainsi que Moira Castellano, contemporaine de mes jeunes années de tango parisiennes.

Mais le moment le plus important de cette soirée fut l'interview, depuis longtemps désiré, mais reporté à plusieurs reprises que je réalisai les animatrices du *Colectivo*, Florencia Garcia et sa mère Sara Costa (voir encadré ci-dessus). Ces deux femmes m'ont beaucoup touché par la sincérité avec laquelle elles parlaient de leur amour de tango, de leur désir de faire vivre la culture portègne à Paris, leur volonté de faire du *Colectivo* un lieu de rencontre et de brassage, ouvert à tous



Et j'ai également beaucoup apprécié le geste de Florencia, qui, au cours de la soirée, a tenu à saluer publiquement la présence d'Henri et Catherine : un hommage mérité – et méritoire - porté par la jeunesse à l'expérience.



Bref, encore un petit effort des organisateurs, et le *Colectivo* pourrait devenir, en plus de ce qu'il est déjà - l'une des milongas de la capitale les plus actives culturellement et où se pratique un excellent niveau de danse - quelque chose d'encore plus rare et précieux : un lieu véritablement œcuménique, où tous les milieux qui composent le tango parisiens viendraient se rencontrer, échanger et transmettre.

En attendant, venez-y sans hésiter – de préférence accompagné par quelques amis, du moins la première fois - : vous passerez déjà sûrement une excellente soirée !!!

Fabrice Hatem

Pour en savoir plus :

<http://www.colectivo-tango.com/>

Le témoignage de Sara Costa : « apporter à Paris l'atmosphère des milongas de Buenos-Aires »



Je suis à la fois portègne, argentine et française. C'est la musique de Piazzola qui a bercé mes premières années en France.

A l'époque, le lieu de référence à Paris c'était *Les Trottoirs de Buenos Aires*, où j'allais quand je voulais me rapprocher de ma ville natale. Mais Paris est « mon » histoire d'amour : une ville que j'ai aimé des le premier jour et qui 30 ans plus tard continue de m'émerveiller.

Je voulais apporter à Paris quelque chose qui a à voir avec mes racines et qui manquait ici : l'atmosphère des milongas de Buenos Aires. En France, on manque encore de gens qui transmettent. J'aime beaucoup rencontrer au *Colectivo* les danseurs qui ont des histoires à raconter ou des codes à partager. Cela me plaît d'apporter ce petit bout d'Argentine à Paris, même si c'est un effort important de faire venir des musiciens pour des raisons à la fois financières et logistiques.

Aujourd'hui à Paris, les milongas commencent à avoir leur identité propre. Les Français s'approprient de plus en plus la culture argentine et je fais le pari que les milongas à Buenos Aires et à Paris se vaudront un jour.

Le tango n'appartient pas aux Argentins, ce sont les Argentins qui appartiennent au tango. Au *Colectivo* le pari c'était d'offrir plus qu'une milonga, d'exhiber la production de peintres, de photographes, d'écrivains car le tango reflète une culture très riche ! (Photo ci-contre : Sara présentant un livre de Lidia Ferrari)



Nous avons aussi accueilli un nombre très important d'orchestres. Ce qui m'a beaucoup plu, lors du concert de Roberto Siri le mercredi 3 octobre dernier, c'est l'échange direct qui s'est noué entre l'orchestre et le public français. Cela prouve que l'émotion du tango peut être universelle.

Après 7 années d'organisation de milongas, j'ai eu soudain l'impression que les gens étaient murs.

Cela a été pour moi une grande satisfaction.

J'ai toujours pensé que le tango doit être populaire et mélangé, ce qui n'exclue pas la qualité de l'organisation. Notre but c'est le bonheur de tous les danseurs. Je serai heureuse de me dire un jour que ce lieu aura été un petit bout de l'histoire du tango à Paris.